

L'autre dans sa langue

Le champ des langues est un terrain impossible à épuiser. J'ai choisi, pour cet article, de suivre quelques sillons dans cette terre riche et de raconter, un peu, ce que vivre au carrefour de multiples cultures, dans un « fouillamini » de personnes aux langues et aux expériences tellement diverses, m'apprend sur « la marche du monde ».

Par Natalie RASSON

Une langue, un monde possible, une poésie, une musique, un continent à explorer

Francophone de naissance, j'écoute le chant des langues et je me nourris de ces sons qui disent le monde autrement, même quand je n'y comprends rien. Je sais que je les écouterai toujours à partir de ce que le français m'offre comme porte sonore. Mais accepter cette limite me pousse à être à l'affût, prête à élargir mes possibles. J'entends alors l'arabe de mes amis palestiniens, qui ne sonne pas du tout comme celui de mes amis marocains. Cet arabe du Moyen-Orient résonne fort, il est chatoyant, brillant, en relief. Quand Mahmoud Darwish¹ nous dit ses poèmes avec beaucoup de douceur, c'est une douceur remplie de couleurs. Juxtaposé, le français m'apparaît comme un murmure confidentiel plein de secrets. Le perse a des côtés velours, il coule comme une rivière en pente douce. La première fois que j'ai été baignée dans cette langue, c'était comme le déroulement d'un long mot sans fin. Le peul, c'est haut, ça va vite, ça rebondit joyeusement d'un mot à l'autre, comme un questionnement permanent adressé au ciel...

Voici donc quelques bribes de ce que j'entends, une manière de vous dire toute la subjectivité de mon entendement. Subjectivité qui côtoie avec plaisir d'autres manières d'entendre : Mourad, un jeune Berbère, déclare que pour parler à la femme qu'il aime, il vaut mieux s'y prendre en français, parce qu'en berbère, les mots pour dire « je t'aime » font un bruit de papier chiffonné. Une chanteuse allemande explique que pour elle, une phrase dans sa langue est comme un câble électrique entre deux poteaux : les voyelles sont la ligne et les consonnes les pattes des oiseaux qui se posent sur ce fil. Des images qui parlent et ravissent.

J'aime tellement le bruit des langues que je reste parfois assise longtemps à côté d'une conversation dans une langue inconnue ou presque inconnue.

¹ Mahmoud Darwish est un poète palestinien, né à Birwa, village détruit lors de la guerre de 1948. Il a passé une grande partie de sa vie en exil, avant d'être autorisé par les autorités israéliennes à revenir vivre en Palestine. Chantre de sa terre natale, il est devenu une figure centrale de la résistance palestinienne à l'occupation, mais a toujours refusé d'être réduit à ce rôle militant.

J'imagine du sens, je regarde les mots s'envoler, tomber, se battre entre eux, ou rester assis tranquillement.

L'écrivain antillais Edouard Glissant le dit si bien : « *La langue qu'on écrit fréquente toutes les autres. C'est-à-dire que j'écris en présence de toutes les langues du monde. Quand j'écris, j'entends toutes ces langues, y compris celles que je ne comprends pas, simplement par affinité. C'est une donnée nouvelle de la littérature contemporaine, de la sensibilité actuelle : fabriquer son langage à partir de tant de langages qui nous sont proposés, par imprégnation, et par la télévision, les conférences, les musiques du monde, poèmes islandais ou chants africains. Non pas un galimatias, mais une présence profonde, et peut-être cachée, de ces langues dans votre langue.* »²

Ce qui est passionnant et peut occuper une vie entière, c'est de découvrir l'univers à travers la langue de l'autre. Le philosophe Gilles Deleuze dit : « *Autrui, c'est l'expression d'un monde possible.* »³ On pourrait dire : « Autrui dans sa langue ouvre un nouveau monde possible. » Je suis, comme tant d'autres, née dans une seule langue, telle qu'elle est parlée dans un milieu social bien particulier. Les langues des autres sont alors une conquête contre l'unicité de la vie, la sécurité uniforme que d'aucuns voudraient faire miroiter comme paradis perdu. Entrer dans la langue de l'autre, écouter comment, à partir d'elle, il découpe le monde qui l'entoure, le rend vivant, sensible, comment il le touche de sa pensée, comment il y est engagé, là où il y est attaché, là où il ne fait que l'effleurer. Tenter de partager, dans des allers-retours sans fin, le sens que tel ou tel mot recouvre pour lui, quels sont les sensations et les sentiments qui y sont accolés, voir qu'il n'y a pas d'équivalent pour tel mot d'une langue dans la mienne et chercher à comprendre de quoi ce mot peut bien parler. Cette rencontre est une affaire de temps long, de désir, de confiance, de confiance,...

² E. GLISSANT, « *La langue qu'on écrit fréquente toutes les autres* », Propos recueillis par Lila Azam ZANGANEH, in *Le Monde.fr*, 3 février 2011, www.lemonde.fr/a-la-une/article/2011/02/03/edouard-glissant-la-langue-qu-on-ecrit-frequence-toutes-les-autres_1474497_3208.html

³ G. DELEUZE, Michel Tournier et le monde sans autrui, in *Logique du sens*, Éd. de Minuit, p. 357.

La langue comme butoir

Une chose à ne jamais oublier : on peut naître dans la même langue mais ne pas appartenir au même monde symbolique. L'oublier serait passer sous silence que la société est bien hiérarchisée, et que le maniement de la langue est un des moyens subtils de la domination exercée sur les classes sociales dites populaires. Avec le désastre scolaire qui vient dans la foulée. Trop d'enfants sont disqualifiés avant même d'entrer à l'école. Combien de fois n'entend-on pas que leur langage est pauvre, qu'ils manquent de vocabulaire, que leur vision du monde est concrète, reste au ras des choses. Je suis parfois étonnée par la pauvreté de l'imagination de certains enseignants. Leurs mots ont l'air de contenir une vérité absolue. Sont-ils à l'écoute de la manière dont ces enfants abordent le monde, le lisent, le disent ? S'interrogent-ils sur les sens, les émotions, les sentiments inscrits, pour leurs élèves, dans les mots qu'ils utilisent ? Ont-ils conscience d'être en présence d'une polysémie permanente, un halo de sens qui enrichit tout autant qu'il peut brouiller les pistes ?

Sans cette attention profonde et respectueuse aux différentes langues qui se côtoient dans la seule langue française, on ne pourra faire entrer les enfants dans la culture scolaire qu'au chaussepied, écrasant au passage le désir d'apprendre. Je garde toujours dans les yeux les visages d'enfants au seuil de l'école : j'y ai lu si souvent la certitude de ne pas être ce qu'ils devraient être dans ce lieu inhospitalier..., même si les personnes qui y travaillent sont remplies de bonnes intentions à leur égard. Quand, en plus, l'enfant né loin de la culture scolaire n'a pas l'alibi d'avoir grandi dans une autre langue, c'est tout entier qu'il est humilié, rabaissé et porté à renier ce qu'il a reçu en héritage dans son milieu familial.

Dans les années 70 et 80, des groupes sociaux dominés se battaient contre l'école bourgeoise dont ils se savaient exclus symboliquement. Ils revendiquaient des lieux où apprendre autrement et autre chose, des lieux où on pouvait partir de sa vision du monde pour entrer dans les savoirs, des lieux où on n'était pas obligé de se renier pour apprendre, où il était possible de comprendre le monde à partir de sa place dans la société. Cette exigence est

devenue rare aujourd'hui dans les mouvements sociaux. Mais elle se vit plus discrètement, à plus petite échelle, dans des poches d'utopie et de résistance où chacun arrive avec ce qu'il est et où on construit ensemble du sens, aussi bien à l'école que dans le monde associatif.

L'éloge du malentendu

Au cœur de l'affaire, je voudrais encore parler du malentendu fondamental, du point de non-rencontre, de l'impossible adéquation. Nous passons notre vie à interpréter les signes que nous envoient ceux avec qui nous vivons, leurs gestes, leurs mots, leurs silences, leurs regards... Nous sommes en déchiffrage perpétuel avec les moyens dont nous disposons : nous traduisons ce que nous percevons à l'aune de ce que nous sommes. Mais s'il est impossible de comprendre totalement, il est possible de jouer sur la marge du malentendu. Et c'est cette recherche, condamnée à l'impossible, qui peut nous transformer en chercheurs d'or..., en trouveurs de pépites.

Dans sa présentation du précieux livre *Le malentendu* de Franco La Cecla, Jérôme Souty souligne : « *La rencontre n'est pas solvable dans l'échange immédiat d'informations. Le malentendu et l'équivoque rendent la liberté possible : individus et cultures restent ainsi inaliénables, insaisissables. (...) Il y aurait une sorte de 'solidarité' dans l'incompréhension réciproque. Le malentendu 'bien entendu', version souple et détournée de l'affrontement, offre un espace possible d'explication, une occasion de traduction, une zone où l'incommunicabilité doit transiger.* »⁴

Umberto Eco, lui, a donné pour titre à son livre où il raconte son expérience de traducteur : *Dire presque la même chose*. Il commence par s'y interroger longuement sur les mots « dire », « presque », « même ». Déjà, on sent l'embrouille, les vraies et fausses pistes sur lesquelles ces mots peuvent nous emmener. Quand on pense qu'en plus il a écrit son livre en italien, un léger vertige s'installe. On n'est jamais sûr de rien... Ou bien de ceci peut-être, qu'Eco affirme fortement : dans tout essai de traduction, il y a toujours perte,

⁴ In *Sciences Humaines, La littérature, une science humaine ?*, n°134, janvier 2003 (en ligne : www.scienceshumaines.com/le-malentendu_fr_2861.html).

mais tout à côté la possibilité de compenser cette perte. Pour lui, la traduction est une négociation permanente, négociation où entre notamment dans la balance la nécessité de comprendre l'univers linguistique et culturel du texte original, et celle de produire un texte acceptable au lecteur de la langue et de la culture de destination.

Je terminerai avec le dernier passage de ce livre : « *La fidélité manifeste des traductions n'est pas le critère qui garantit leur acceptabilité. La fidélité est plutôt la conviction que la traduction est toujours possible si le texte source a été interrogé avec une complicité passionnée, c'est l'engagement à identifier ce qu'est pour nous le sens profond du texte, et l'aptitude à négocier à chaque instant la solution qui nous semble la plus juste.* » J'aimerais être toujours en complicité passionnée, en engagement à l'égard du sens profond des mots des autres. C'est un vrai programme, à vivre en écho avec la suite de la citation : « *Si vous consultez un dictionnaire italien, vous verrez que, parmi les synonymes de fidélité, il n'y a pas exactitude. Il y a plutôt loyauté, honnêteté, respect, piété.* »

Natalie RASSON